SESSION 2026
Métropole - Antilles - Guyane - Réunion - Mayotte

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR AGRICOLE

E1 EPREUVE SOCIO-ÉCONOMIQUE ET CULTURELLE

Toutes options

Durée : 240 minutes

Matériel(s) et document(s) autorisé(s) : **Aucun**

Le sujet comporte 9 pages.

SUJET

THÈME

« Travail en mutation : les aspirations des jeunes. »

Corpus documentaire :

Document 1 : Clémentine TELLERMAN, « « Il y a un désir de liberté » : ces jeunes qui choisissent de plus en plus de travailler à leur compte », *Le Figaro*, juin 2025.

Document 2 : Anne RODIER, Julien THOMAS, « Le rapport des jeunes au travail, une révolution silencieuse », *La matinale du Monde*, janvier 2022.

Document 3 : André-Philippe CÔTÉ, *« Je vous prends à l'essai pour trois mois… »,* publié dans « Chez la GEN Z, on se lève tous et on se barre », *Courrier international*, janvier 2025.

Document 4 : Gaspard KOENIG, *Humus* (extrait), roman, 2023.

PREMIÈRE PARTIE (20 points)

QUESTION 1

À partir des **documents 1 et 2**, après avoir identifié les nouvelles aspirations professionnelles des jeunes, expliquez comment ils tentent de les satisfaire.

QUESTION 2

À partir des **documents 1 et 2**, de vos connaissances et en mobilisant les théories, concepts et mécanismes socioéconomiques adaptés, expliquez le passage suivant, extrait du document 2 : *« La dynamique du progrès se voulait perpétuelle. Mais, aujourd'hui, nous sommes confrontés à une fragilisation de notre système. »*

DEUXIÈME PARTIE (20 points)

Dans un texte rédigé et en vous appuyant sur l'analyse de l'ensemble du corpus documentaire :

- Identifiez le problème posé par ces documents, en relation avec le thème du sujet :

« **Travail en mutation : les aspirations des jeunes** ».

- Formulez une problématique, en la justifiant précisément.

Trente lignes ou 300 mots environ sont attendus.

TROISIÈME PARTIE (20 points)

Dans un essai de deux pages manuscrites environ, développez un point de vue personnel et argumenté pour répondre à la problématique que vous avez formulée dans la deuxième partie. Vous vous appuierez sur des arguments et des contre-arguments issus des documents et de vos connaissances personnelles.

DOCUMENT 1

« Il y a un désir de liberté » : ces jeunes qui choisissent de plus en plus de travailler à leur compte

Clémentine TELLERMAN, *Le Figaro*, juin 2025.

Ils sont de plus en plus nombreux à tourner le dos au salariat. Animés par un besoin de liberté et de flexibilité, les jeunes diplômés s'orientent davantage vers le travail indépendant. C'est notamment le cas de Pauline. À 25 ans, cette jeune femme a fait une croix sur le métier de technicienne de laboratoire pour se lancer en freelance[1]. *« Ce qui m'a toujours fait peur, c'est la routine. Je ne veux pas d'une vie où je me réveille, je vais au travail, je travaille et je rentre chez moi »* confie-t-elle. Ce qu'elle cherche avant tout : une liberté géographique et la possibilité de modeler son emploi du temps. *« Je peux prendre quelques heures dans la journée pour travailler sur mes missions, puis avoir du temps pour moi. »* Elle apprécie aussi la diversité des tâches : *« ce sont des missions différentes à chaque fois, c'est ça qui me plaît aussi. »*

Et Pauline est loin d'être la seule dans ce cas-là. Selon une étude de l'Insee publiée le 21 mai 2025, 7% des jeunes actifs occupaient un emploi indépendant en 2023, contre seulement 3% en 2003. Une progression fulgurante, rendue possible notamment par la création du statut de micro-entrepreneur. Au total, 4,4 millions de personnes travaillaient comme indépendants fin 2022, soit plus d'un emploi sur huit. Et la tendance s'accélère : entre 2008 et 2022, leur nombre a bondi de 72%, avec des créations d'entreprises individuelles cinq fois plus nombreuses. Un phénomène qui touche tous les secteurs, des agriculteurs aux avocats, mais qui séduit de plus en plus une jeunesse en quête d'autonomie.

Madina Tall, experte et accompagnatrice des jeunes dans l'entrepreneuriat, observe : *« Il y a un désir de liberté qui n'est pas négligeable pour les jeunes. Ils veulent trouver un équilibre entre vie professionnelle et vie personnelle. »* Derrière cette quête, une envie de valoriser leurs compétences, de donner du sens à leur travail, mais aussi de concrétiser une passion tout en accédant à une forme d'indépendance financière. Les mentalités ont changé, tout comme les outils. *« Aujourd'hui on peut créer son entreprise en quelques clics »,* souligne-t-elle. Une facilité d'accès qui alimente la volonté d'autonomie de cette génération, désireuse, selon elle, de *« s'affirmer »* et même de *« changer le monde »*. Pour elle, *« 10 ou 15% de ces jeunes ne sont plus attirés par le fait de faire une carrière, parce qu'ils n'ont plus les codes d'une entreprise »*. Pourtant, un frein persiste. *« Aujourd'hui, ce qui bloque un jeune à se lancer, ce n'est pas le manque de diplôme, mais c'est la peur, le manque de confiance »*.

[1]. freelance : désigne une activité professionnelle indépendante sans contrat de travail avec un employeur.

DOCUMENT 1 (suite)

« C'est beaucoup plus difficile que le salariat »

Raphaël, à 30 ans, n'a jamais été salarié. Formé pour être avocat, il est aujourd'hui à la tête de sa propre start-up, Baback. Son choix d'entreprendre s'est imposé comme une évidence : *« Je considérais que j'allais être meilleur dans mon travail si c'était moi mon patron. Je ne croyais pas vraiment dans le modèle de management classique »*. Il insiste cependant sur la réalité du statut : *« C'est beaucoup plus difficile que le salariat. Je ne me suis pas payé pendant mes deux premières années. Mais même si c'est difficile, tu sais pourquoi tu te lèves le matin, tu as des objectifs sur du long terme »*. Pauline non plus ne cache pas ses difficultés : *« Pour le moment c'est compliqué. C'est dur de se vendre, de proposer ses compétences »*.

Alexis, 22 ans, a lui cofondé une maison d'hôte au Maroc avec son père. *« Je me suis occupé de tout le développement digital, du logiciel pour les réservations, de la comptabilité. Tout ce qui est lié à un ordinateur »*, sourit-il. Pour lui, l'indépendance est synonyme de flexibilité : *« Je ne me suis jamais vu salarié d'une boîte. Ce n'est pas l'autorité qui me dérange, mais plus le manque de flexibilité, sur les horaires, mes envies... »* Il monte en parallèle des projets dans l'évènementiel puisqu'il *« aime créer des choses partout, être pluridisciplinaire »*.

« Essayer et se tromper »

Selon Erwan Pouliquen, expert à l'Insee, cette tendance s'inscrit dans une dynamique plus large : *« On relie cette hausse des jeunes travailleurs indépendants à la hausse du travail indépendant dans la population en général, en essor notamment grâce à la création du statut d'autoentrepreneur »*. Il ajoute : *« Ce sont des jeunes qui sont très diplômés. Beaucoup sont en profession libérale (avocat ou médecin) alors qu'avant il s'agissait plus des artisans ou des commerçants »*. Le niveau d'études est en hausse : *« 49% d'entre eux sont en bac +5 au moins, contre 30% des jeunes salariés »*.

Mais derrière l'attrait pour la liberté, l'insécurité du statut freine encore. Alexis en témoigne : *« Le problème, c'est que tu n'as rien de sûr, jamais. C'est un gros point qui fait peur, il n'y a aucune sécurité. C'est bien de le faire jeune, parce que mes parents sont derrière moi, parce que c'est l'âge où on peut se tromper »*. Il ajoute : *« Que ça marche ou que ça rate, j'aurai appris plein de choses »*. Même son de cloche chez Raphaël qui explique qu'il pouvait se permettre de se lancer dans l'entrepreneuriat puisque *« je n'avais pas d'enfant, pas d'emprunt puisqu'en fac publique, donc je pouvais essayer et me tromper »*.

DOCUMENT 1 (suite et fin)

Le startuper[2] insiste sur l'importance de l'entourage : *« La plupart de mes proches me disaient que ça ne marcherait jamais, que j'étais un malade, et me disaient d'arrêter, encore l'année dernière. Mais c'est un problème de culture, ils ne sont pas habitués à ça. À l'époque on fonctionnait en carrière, aujourd'hui 40 ans dans une même boîte, ça n'existe pas, et je pense que personne n'en a envie »*. Le travail indépendant séduit une nouvelle génération en quête d'autonomie, de sens et de flexibilité, mais il reste un pari risqué. Comme le résume Alexis Sadat : *« Ce qui est super cool, c'est qu'il n'y a aucune limite, et que personne ne peut me dire de ne pas le faire »* Un état d'esprit partagé et analysé par Madina Tall : *« C'est une envie de vouloir changer le monde, une envie de s'affirmer »*. Un mouvement qui illustre l'évolution profonde du rapport au travail chez les jeunes actifs, pour qui, malgré les difficultés *« n'imaginent pas un jour devenir salarié »*.

[2]. startuper : désigne un créateur de start-up.

DOCUMENT 2

Le rapport des jeunes au travail, une révolution silencieuse

Anne RODIER, Julien THOMAS, *La matinale du Monde*, janvier 2022.

[...] Le bruant à gorge blanche est un oiseau migrateur qui peut voler plusieurs jours sans dormir. Il a été étudié de près par la recherche militaire américaine, pour *« façonner demain des soldats insomniaques, mais aussi après-demain des travailleurs sans sommeil »,* écrivait en 2014 Jonathan Crary, dans son essai *24/7 : Le capitalisme à l'assaut du sommeil* (La Découverte).

Cet idéal d'un investissement ininterrompu et inconditionnel des salariés pour le compte de l'entreprise a vécu. Aussi connectés soient-ils, ce n'est pas celui des moins de 35 ans. Quand ils énoncent leurs priorités au travail, ils parlent d'autonomie, de quête de sens, de culte de l'instant présent, mais pas de devoir moral, ni de sacrifices. Ils ne veulent pas s'user au quotidien avec l'espoir de lendemains qui chantent en fin de carrière, comme le faisaient leurs aînés.

Bénéficier de davantage d'autonomie

Les heures fixes, non merci ! *« Je préfère le management par les objectifs au management à l'horaire. Je m'organise et je mène mes missions avec une flexibilité sur les horaires, avec du télétravail. Les deux valeurs qui font que je me sens bien, c'est l'autonomie et le sens du collectif »,* témoigne Charles David, 26 ans, consultant chez Enza Conseil. Conscients du creusement des inégalités, de l'accroissement des exclusions, de la fragilisation de la société et des désastres écologiques, les jeunes prennent leurs distances avec le monde du travail de leurs parents, qui n'a pas tenu ses promesses de progrès social. Sans slogans ni barricades, les 18-35 ans passent à autre chose, opérant une révolution à bas bruit.

« Nous sommes les enfants de la génération du plein-emploi, de l'État-providence et des avancées sociales. Ce modèle nous avait été promis comme certain et intangible. La dynamique du progrès se voulait perpétuelle. Mais, aujourd'hui, nous sommes confrontés à une fragilisation de notre système » expliquent, dans leur *Manifeste d'une jeunesse trahie* (Bayard, 2017), le journaliste Mathias Thépot et le militant du mouvement européen DiEM25, Thomas Golovodas.

À la veille de la présidentielle de 2017, les deux jeunes hommes dénonçaient la rupture du pacte générationnel du progrès social chère au sociologue Louis Chauvel. Ils mettaient ainsi des mots sur ce mouvement de jeunesse : *« Pour notre génération, tout est question de choix. Nous sommes libres de choisir : notre vie, notre intimité, notre travail, nos convictions.* (...) *Si notre société prend une direction, c'est que nous l'acceptons. Nous en sommes comptables. »* Ils ne veulent pas reproduire l'irresponsabilité qu'ils reprochent à leurs aînés.

DOCUMENT 2 (suite et fin)

Des caractéristiques d'individualisme et de responsabilité collective que l'on retrouve avec une approche plus sociétale dans *La Fracture* (Les Arènes, 288 pages, 19,90 euros), publié en cette fin de mandat présidentiel par Frédéric Dabi et Stewart Chau. *« Les jeunes n'ont plus confiance dans le collectif pour faire avancer la cause et se réfugient dans l'action individuelle.* (...) *Ce qui est nouveau, c'est l'urgence. On a beaucoup de crises, et il faut aller de plus en plus vite pour y répondre »,* expliquaient-ils en septembre 2021 sur le plateau de l'émission « Quotidien », sur TMC[1].

Le paléoanthropologue Pascal Picq évoque également une rupture dans son dernier essai *Crise. Et si c'était notre chance* (L'Aube, 152 pages, 16 euros), mais comme une occasion à saisir. C'est ce qu'a fait Anatole Verhaeghe, 29 ans, en profitant de la crise du recrutement. Bien déterminé à ne pas sacrifier sa vie au travail, il a renoncé au cinéma, domaine dans lequel il avait une licence, pour tenter sa chance ailleurs : *« Il n'y avait que des postes de stagiaire dans ce secteur où on nous demandait de travailler gratuitement. Je me suis reconverti dans la restauration »*, raconte-t-il.

Coïncidence ou conséquence ? Les chiffres du ministère du travail indiquent une reprise marquée des ruptures de contrats de travail au deuxième trimestre 2021. Selon le dernier bilan fait par la direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques (Dares), 911 100 CDI se sont ainsi terminés fin juin 2021, *« notamment sous l'effet de l'augmentation des démissions, des fins de période d'essai et des ruptures conventionnelles »,* soit + 14 % en un trimestre. Les démissions étaient en hausse de 22,6 %, principalement du fait des salariés précédemment placés en activité partielle.

« *On constate des démissions, des abandons de poste, des délocalisations en province. La crise fait que les gens se sont questionnés sur le sens au travail »*, remarque Audrey Richard, la présidente de l'Association nationale des DRH. *« Les entreprises ont le sentiment que les priorités chez les jeunes se sont inversées, avec la vie personnelle qui passe désormais avant le travail »*, observe Solène de Margerie, directrice du développement chez Entreprise et personnel. [...]

[1] Télé Monte-Carlo, chaîne de télévision.

DOCUMENT 3

« Je vous prends à l'essai pour trois mois… »

André-Philippe CÔTÉ, publié dans *le Soleil*, repris par *Courrier international*, janvier 2025.



DOCUMENT 4

Gaspard KOENIG, *Humus*, roman, 2023.

Roman contemporain nourri par les enjeux écologiques et sociaux de notre temps, Humus suit le parcours de deux jeunes diplômés d'AgroParisTech[1]. Kevin choisit la voie de la start-up verte. Arthur - et sa compagne Anne - celle du retour à la terre. Ce dernier décide d'alimenter un blog, qui permet de suivre ses travaux relatifs à la régénération des sols.

En appliquant scolairement les techniques désormais bien rodées de la permaculture, Arthur était parvenu à assurer une production substantielle. Durant l'été, Arthur et Anne s'étaient rapprochés de l'autonomie alimentaire. Les œufs du poulailler leur fournissaient les protéines animales dont ils avaient besoin. Ils vendaient leurs surplus à la Lanterne[2] et dégageaient ainsi l'équivalent d'un troisième RSA[3], qu'Arthur thésaurisait pour les mois d'hiver. S'inspirant de Thoreau[4] qui dans son livre détaillait le prix de tout, Arthur tenait dans son blog des comptes très exacts de ses heures de travail, de ses dépenses et de ses recettes. Il voulait démontrer que l'on pouvait vivre assez facilement à l'équilibre, en réduisant ses besoins à l'essentiel et en échangeant *a minima* avec ses voisins proches, dans une forme très rudimentaire de division du travail. « Avec cent mètres carrés de terrain et deux heures de travail par jour, concluait-il, chacun peut se nourrir. Le reste, c'est du bonus. Il faut réhabiliter les physiocrates[5], ces économistes des Lumières pour qui la terre était la source de toute richesse. ». Ces posts de blog, agrémentés de conseils pratiques sur la sélection des graines de salades ou les manières naturelles d'éloigner les limaces, remportaient un succès nettement supérieur aux passages à la fois plus techniques et moins encourageants sur les lombrics[6]. Arthur en avait un peu honte. Ce qu'il écrivait sur le potager n'avait rien d'innovant, c'était peut-être même l'antithèse de l'innovation, l'exposé de connaissances emmagasinées par l'humanité depuis des milliers d'années. Mais à une époque à la mémoire si courte, où le bio restait considéré comme une extraordinaire nouveauté, Arthur se forgeait sa petite communauté.

[1] AgroParisTech est une grande école nationale française de l'enseignement supérieur formant notamment des ingénieurs agronomes.

[2] Nom de l'épicerie du village dans lequel résident les personnages Arthur et Anne.

[3] RSA : Revenu de Solidarité Active. Il assure un revenu minimum aux personnes sans ressources de plus 25 ans et aux jeunes actifs de 18 à 24 ans sous certaines conditions.

[4] Henry David Thoreau : philosophe, naturaliste et poète américain (1817-1862). Son œuvre majeure, Walden ou *La Vie dans les bois* (1854), relate le séjour de son ami Ralph Waldo Emerson, isolé dans une cabane en forêt, aux abords d'un lac, pendant deux ans, deux jours et deux mois. L'ouvrage est une est une réflexion sur l'économie, la nature, le matérialisme et la vie simple menée à l'écart de la société.

[5] La physiocratie est une école de pensée économique dont la thèse centrale est que la valeur provient de l'agriculture. Le mouvement physiocratique s'inscrit dans le mouvement des Lumières et connaît son apogée au cours de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle.

[6] Arthur tente de remettre en valeur des parcelles en friche en favorisant le retour des lombrics dans le sol.